

# **L'ENS de Saint-Cloud comme levier de l'insertion dans une vie plurielle**

Hubert Bonin

Mon entrée à l'ENS de Saint-Cloud – par hasard, à l'avant-dernier rang des reçus en été 1969, après deux ans d'hypokhâgne et de khâgne au Lycée du Parc à Lyon et mon échec à l'entrée de l'ENS de la Rue d'Ulm (classé seulement 61<sup>e</sup>) – m'aura permis d'accéder à la chance de pouvoir construire une vie plurielle, donc riche en parcours à la fois parallèles et entrecroisés.

## **1. Le temps d'un partage libre de la curiosité intellectuelle**

J'avais fréquenté pendant deux ans les « têtes d'œuf » hyperspécialisées de la khâgne, souvent monovalentes et travaillant en silos, selon les spécialités, et formatées par la préparation au concours élitiste. Or je suis passé aussitôt, en septembre 1969, à des espaces de confrontation, de discussion et d'ouverture intellectuelle, où le terme de « sciences humaines » prenait tout son sens de rigueur dans une vie partagée avec des alter ego et d'humanisme grâce aux contacts avec des experts en cours de maturation désormais dégagés des pressions de la Prépa, donc disponibles pour développer des conversations touchant parfois à la *disputatio*.

Au sein de la petite équipe d'historiens-géographes de ma promotion 1969 (une petite dizaine), la proximité humaine aura permis d'apprécier les différences de personnalité, de culture, de méthode, d'intérêts, sans tensions, en toute sérénité et liberté de pensée. Ce furent des années de réel partage, évidemment stimulé pendant l'année de l'agrégation elle-même, mais aussi favorisé par les activités relationnelles : repas communs au réfectoire, réceptions de week-end chez les amis s'étant déjà mis en couple rapidement, comme les Oulmont et les Benoît, en histoire, les Blanc (des littéraires) ou les Lafite (russe). Le fait que tous aient eu leurs propres mentalités, formations et centres d'intérêt était propice à des discussions formatrices, comme si j'avais trouvé une famille de « frères » exprimant chacun sa diversité, ce qui fut indéniablement un levier de construction de ma propre personnalité.

## **2. Le temps de se construire une véritable culture**

Certes, les études de bon niveau procurent une culture riche, car j'ai eu la chance de profiter d'excellents enseignants de lycée. Parfois, à Lyon, l'on était même allé en classe au théâtre ou à l'Opéra ; et mes parents m'avaient emmené au cinéma, tandis que j'avais visité les rares musées alors ouverts (Musée gallo-romain, Musée des beaux-arts). Mais, évidemment, à l'ENS, la proximité de Paris et notre pécule « salarial » auront ouvert la voie à des parcours de découverte culturelle. Chaque week-end était consacré à des visites de musées, d'expositions – bien qu'elles fussent beaucoup moins nombreuses qu'au XXI<sup>e</sup> siècle – ou de galeries d'art dans le Marais ; ou à des concerts de jazz, musique que je n'avais écouté qu'à la radio auparavant.

Les théâtres m'ont accueilli eux aussi ; et j'ai eu la chance de pouvoir suivre l'épanouissement du Théâtre de l'Est parisien, de la troupe d'Ariane Mnouchkine, du Théâtre de Nanterre et du Théâtre de la Ville, ainsi qu'un TNP de Chaillot vivant une seconde étape autour de Georges Wilson. Ce fut une vie culturelle intense, par conséquent, propre à construire durablement un aspect de ma future vie, stimulée par le fait que j'ai déniché ensuite – mais bien plus tard, en 1977, avec une

Normalienne de Fontenay – une épouse elle aussi passionnée par un tel foisonnement d'événements culturels.

Or un événement inopiné a contribué à enrichir plus encore ce temps de la culture. En effet, tout à coup, selon un processus dont je n'ai plus souvenir, la direction de l'ENS m'a proposé de reprendre l'animation du « Cercle culturel ». Il s'était dissous dans les troubles des « événements de 68 » qui en avaient mis à mal l'aspect quelque peu désuet de « club ». De façon tout à fait improvisée, tout seul, en toute autonomie, j'ai ainsi été amené à bricoler la relance de ce Cercle. Avec l'aide d'un technicien du personnel fort sympathique et compétent, j'ai d'abord remonté le ciné-club : une fois par semaine, j'allais chercher en voiture des bobines à la Fédération nationale des ciné-clubs, rue Ordener, dans le 18<sup>e</sup> arrondissement.

Je n'ai pas rencontré les frères Lumière ni Abel Gance ni Charlot... Mais c'était une époque où la troisième révolution industrielle de l'électronisation de l'audiovisuel n'avait pas encore percé ! Et il y avait quelques dizaines de camarades qui venaient voir des films « anciens » et se construire eux aussi leur culture : j'étais leur « *Netflix at home* » ! J'ai aussi fait venir un concert de jazz (salle pleine !), des romanciers, un poète (salle peu remplie) : bref, je me suis amusé et enrichi (intellectuellement) tout à la fois. Enfin, en tant qu'auguste responsable du Cercle culturel de l'ENS (sic), j'ai reçu nombre d'invitations à des premières théâtrales et à des vernissages d'expositions : là encore, chance inouïe pour le petit-provincial-ne-disposant-que-d'une-culture-scolaire.

Ajoutons en passant que le fait de pouvoir discuter avec des camarades d'école conduisant leurs études dans d'autres spécialités m'a permis de partager peu ou prou leur culture, de causer d'autres champs de savoir. Ce fut le cas avec Bernard Lafite – que j'ai ainsi retrouvé, car nous avions fait une Terminale ensemble au Lycée Ampère à Lyon –, avec le géographe Robert Marty, avec l'angliciste Bernard Dubreuil (et son empathique épouse Françoise), avec le philosophe Philippe Nemo ou avec le littéraire Norbert Blanc, intellectuel de haute volée, dont j'occupai la chambre dans le « vieux Pozzo » durant mon année supplémentaire car il voguait alors au loin.

Je leur ajouterai Jean-Michel Gaillard, de la promotion 1966 : la vitalité de sa pensée lui aura permis de devenir assistant dans une université méridionale dès sa sortie d'école, le dernier de cette époque, car les recrutements se sont taris après lui pendant quelques semestres. J'eus l'occasion de le fréquenter plus tard, une fois la gauche parvenue au pouvoir ; et c'est grâce à lui que je dois avouer avoir déjeuné la première fois à l'Élysée, car je travaillais alors tout près, rue d'Astorg, en 1984-1986.

### **3. Le temps des débats politiques**

Je disposais d'une maigre culture politique. J'avais lu *L'Express* et *Le Nouvel Observateur* que mes parents achetaient ; mes professeurs de khâgne m'avaient enseigné la III<sup>e</sup> République, mais on s'arrêtait alors en 1940... J'avais suivi à la télévision, de fort loin, à dire vrai, les événements de 68 ou l'élection présidentielle de 1969. J'avais enfin vu « sur le terrain » comment Mai 68 avait agité Lyon : une manifestation devant chez moi, avenue Félix-Faure, l'arrêt des cours au Lycée du Parc et de grands discours d'assemblées dans la cour, une manifestation gaulliste place Bellecour. Mais, honnêtement, j'en avais profité pour multiplier balades, lectures et

piscine ; et l'année suivant, j'avais « séché » les deux tiers des cours pour travailler à la maison. Bref, je n'avais aucune « pensée politique » !

Or, aussitôt arrivé à Saint-Cloud, je n'ai pu que baigner dans une exaltation politique incessante en 1969-1971. Une dizaine de courants d'idées s'y affrontaient : la salle d'accueil de la résidence étalait des affiches sur les panneaux de chacun ; des tracts étaient distribués ; des camarades en discutaient lors des repas. Et même, un soir, l'espace de la résidence fut barré par des « commandos de militants en lutte », qui en bloquèrent toutes les issues car, disait-on, les forces de l'ordre allaient en donner l'assaut pour évacuer les gauchistes : beau fantasme, évidemment ! Mais il ne faut pas oublier que, sur le campus de l'université de Nanterre, les occupations de bâtiments par des militants de gauche étaient souvent délogées par des attaques de CRS – et une fois par un raid de militants d'extrême-droite venus de la faculté d'Assas. Aller en cours, en licence et maîtrise, n'était pas un long fleuve tranquille !

Je me suis donc initié au vocabulaire, aux idées, à la logique des divers courants gauchistes et communistes, aux thèmes d'action à Paris ou à Suresnes – car, sans devenir des « établis », des camarades sont allés soutenir les travailleurs en lutte de l'usine de poids-lourds *Unic* de Suresnes. L'ENS m'aura donc permis de construire ma culture politique, même si les enseignants ne participaient guère en direct à ces mouvements d'idées, contrairement à Althusser à l'ENS de la Rue d'Ulm. On peut aussi probablement suggérer que nombre de nos camarades n'étaient en rien réellement politisés, puisque non obsédés par la construction d'un « nouveau monde » dégagé de l'exploitation prolétarienne.

Cependant, la construction de ma personnalité a tiré parti de ces débats « chauds ». Mais ma « modération », voire ma lucidité rationnelle après la victoire de la droite en juin 1968, m'auront certainement convaincu qu'il fallait bâtir un parcours de gauche plus pertinent. Puisque le communisme me semblait devoir être réservé aux « vrais travailleurs » – et je suivais ce qui se passait dans les banlieues lyonnaises et parisiennes –, j'ai donc choisi d'être « le socialiste de l'ENS », parfois moqué par mes camarades facétieux. En effet, je fus bien solitaire en collant les affiches rédigées à la main sur le panneau *ad hoc* de l'entrée de la résidence, en allant distribuer le journal du Parti socialiste à la gare, envahie de vendeurs de *L'Humanité* – sans guère de succès dans une ville plutôt « bourgeoise ».

Surtout, adhérent des Jeunesses socialistes et du Parti socialiste, j'ai assisté à des meetings, en chair et en os, donc loin des récits des livres sur l'histoire de la gauche et du Front populaire... Je suis même allé fréquenter des réunions de travail d'un club d'idées monté par de jeunes universitaires à la SFIO puis dans les deux Partis socialistes successifs (1969-1971), puis l'actuel, né lors d'une grande fusion en 1971 : l'OURS organisait des débats thématiques, et j'y ai vu passer des « anciens », comme Guy Mollet ou Christian Pineau.

Pourtant, l'essentiel pour moi résulta de mon adhésion au CERES : mes camarades militants d'extrême-gauche de l'ENS m'avaient tout de même fait comprendre que la social-démocratie devait laisser place à un socialisme propre à être respecté par les communistes et capable de ne pas trahir ses convictions et projets, une fois arrivé au pouvoir dans le cadre de l'union de la gauche, contrairement à ce qui s'était passé, chaque fois au bout de deux ans, en 1924-26, en 1932-34 et en 1936-38, avant la déliquescence du gouvernement de Mollet en 1956-57. J'eus ainsi la chance que,

considéré comme un jeune prometteur en tant que Normalien, je sois accueilli dans le cercle des « penseurs » du CERES. Je me rappelle ainsi une petite réunion de travail chez Didier Motchane, le conducteur de la pensée de ce groupe, avec Georges Sarre ou, surtout, Jean-Pierre Chevènement lui-même, alors jeune leader du CERES.

Disons-le franchement : mon engagement politique direct n'aura pas duré au-delà de quelques semestres... En effet, je détestais les salles enfumées des réunions socialistes, tant les militants et responsables tiraient cigarette sur cigarette ; et, surtout, les aléas de la construction du Parti socialiste au congrès d'Épinay, quand la gauche chevènementiste s'était unie avec la droite defferriste et les mollettistes de Mauroy, m'avaient déconcerté. Même si j'ai assisté à divers meetings par la suite et voté Mitterrand en 1974 – malgré les charmes des jeunes giscardiennes clodoaldiennes en tee-shirt blanc qui distribuaient des tracts –, j'ai préféré descendre à Lyon préparer mon mémoire de maîtrise, puis me consacrer à l'agrégation en 1971-72, sans parler des longs mois passés à la montagne à faire du ski de compétition (à l'UCPA) ou de plaisir hors-saison, y compris dans la semaine précédant les épreuves du concours de l'agrégation d'histoire...

Néanmoins, il m'est resté de ces années « politiques » une réelle structure idéologique, qui s'est traduite par un engagement durable dans le syndicalisme enseignant, au SNES, dans la tendance Unité & action, ce me valut la responsabilité de la section syndicale dans plusieurs établissements successifs (Ivry-sur-Seine, Villefontaine, en Isère, ou Méru, dans l'Oise) et la défense de certaines valeurs républicaines. Cela a peut-être aussi cristallisé la croyance dans la promotion du « bien commun », ce qui m'a amené, à la même époque, à consacrer des mois estivaux à m'occuper de jeunes handicapés au centre MGEN de Montrichard, dans la vallée de la Loire, ou de centres de vacances en tant que moniteur et surveillant de baignade dans des camps des Francs & Franches Camarades rhodaniens, pour des rémunérations modestes.

Les débats d'idées à Saint-Cloud auront ainsi contribué à construire une personnalité engagée, modestement bien sûr. Plus encore, ils m'auront appris le « respect », à respecter la *disputatio*, les élans de certains camarades, leur force de conviction. Cela m'a été fort utile – et l'est encore parfois – dans ma carrière universitaire puisque les communautés de faculté sont souvent caractérisées par des luttes d'ego entre leurs leaders (pour des postes, des fonds, des programmes de recherche), par des complots visant le seul pouvoir, ou par des exclusions *de facto* de promotions ou de crédits par le courant d'idées dominant – comme on le constate en science économique, par exemple. Or j'ai toujours prôné le dialogue respectueux et équilibré, notamment à Sciences Po Bordeaux ou dans mon centre de recherche.

#### **4. Le temps des parcours de découverte de l'histoire**

L'ENS a comme vocation de former de futurs enseignants et chercheurs. Nos Maîtres avaient comme objectif de faire de nous des hommes – eh oui, c'était une ENS masculine ! – riches d'une « culture ouverte », d'un esprit de réflexion mobile, d'une capacité de confrontation des époques et des champs historiques. Or nous fûmes privilégiés sur ces registres, grâce aux fonds disponibles à l'École et grâce au haut niveau de nos enseignants. Il faut l'assumer par conséquent : vive l'élitisme républicain !

Ces Maîtres furent d'excellents professeurs lors de la préparation à l'agrégation, notamment en histoire moderne (Jean-Claude Hervé, discret, mais solide) – ma culture d'histoire bancaire internationale y commença grâce à un exposé sur la Banque d'Angleterre au XVII<sup>e</sup> siècle – et médiévale (Jean-Louis Biget, empathique et foisonnant). Mais des « grosses têtes » étaient invitées au château de Saint-Cloud, tel Pierre Lévêque (grandiose intellectuellement, digne de l'Olympe) pour nous enseigner la Grèce archaïque – qui me donna ensuite envie de découvrir la Grèce, l'une de mes « secondes patries tellement j'y ai séjourné. J'ai pu discuter souvent avec le « jeune » Serge Berstein, si riche et solide, venu nous apprendre l'histoire politique de la France de diverses Républiques.

En parallèle, il faut se rappeler que, en licence et en maîtrise, il fallait suivre les cursus à l'Université de Paris X-Nanterre. J'avoue que, en licence, j'ai argué de mon statut de « salarié » pour ne pas suivre les TD... Mais j'ai écouté de façon admirative les cours de Robert Mandrou, Frédéric Mauro, René Rémond, Maurice Lévy-Leboyer, etc. Cela avait « de la classe », en effet !

Enfin, le couronnement de ces formations clodoaldiennes a été l'organisation de « voyages scolaires » ! Pour ma part, j'ai participé à une expédition en Tunisie, pour y découvrir la richesse de Tunis, la diversité des oasis proches du désert, la floraison des sites archéologiques. J'ai pris l'avion pour la première fois à cette occasion, en commençant ainsi à perturber mon « bilan carbone »... Mais c'était la toute première fois que je changeais de continent et j'avoue avoir été fasciné, bien que je ne sois plus retourné en Tunisie par la suite, n'ayant effectué que des séjours de travail au Maroc, au Sénégal, en Côte d'Ivoire et au Nigeria.

Une seconde expédition m'aura laissé encore plus de traces, celle qui nous a emmenés circuler en Italie, surtout en Toscane. Nos parcours furent éblouissants, tant J.-L. Biget nous prodigua de merveilleuses explications de l'histoire des cités marchandes et aristocratiques tout à la fois et tant la richesse des quartiers ou sites était fabuleuse. Cette initiation était destinée à l'agrégation, à propos des marchands du Moyen Âge. Elle eut trois conséquences pour moi-même : d'abord, le goût des expéditions de tourisme culturel, tout seul en Espagne, après l'agrégation, en Grèce ou en Italie, puis en couples successifs (eh oui) et en famille.

Ensuite est née une passion pour la Toscane, qui m'a incité à monter avec Luciano Segreto, professeur à Sciences Po Florence, un programme de coopération avec Sciences Po Bordeaux, qui m'a permis d'aller, tous les deux ans, à l'Institut culturel français afin de faire des séminaires à la fac et surtout, à dire vrai, d'explorer à fond Florence et ses environs, souvent en bus et à pied. Enfin, discuter des marchands-banquiers du Moyen Âge aura déclenché en moi un goût intellectuel pour l'histoire de l'argent, de l'esprit d'entreprise, du capitalisme – loin de mes bases de socialiste de gauche, j'en conviens...

## **5. Le temps de l'initiation à la recherche et aux archives**

En cumulant cette initiation italienne, mon exposé sur la Banque d'Angleterre et les cours de Lévy-Leboyer, je devins ainsi, pour toute ma vie universitaire, un spécialiste d'histoire bancaire. Certes, en maîtrise, Philippe Vigier m'a permis de me former à l'interrogation comparative des archives, même si j'ai lu celles-ci à Lyon puisque j'avais choisi d'étudier le journal quotidien *Le Progrès de Lyon*, sous le Second

Empire. Mais j'ai eu alors l'impression que cette histoire politique et sociale était trop répétitive, de régime en régime, de majorité en majorité, et que j'allais m'ennuyer en choisissant cette spécialité...

Or Lévêque – à propos des marchands grecs, car un marxiste comme lui se devait de consacrer une partie de son cours au précapitalisme hellène – et J.-L. Biget avaient été passionnants en histoire économique. Mais, surtout, Lévy-Leboyer m'était apparu comme une espèce de « dieu », original, riche, internationalisé, novateur, et son élève Albert Broder, jeune assistant à l'époque, m'avait confirmé dans cette analyse. Il se trouva que Lévy-Leboyer me séduit (honnêtement...) en m'indiquant que, si je rejoignait son équipe de recherche à Nanterre, il m'offrirait un libre accès à un fonds d'archives encore non classé, celui de la Banque nationale de crédit, devenue entre 1913 et sa chute en 1932, la quatrième banque de dépôts française. Bref, il l'emporta, bien que « de droite », face à Jean Bouvier, qui était l'un des grands Maîtres de l'histoire bancaire française et qui plus est « de gauche ».

Cela m'ouvrit la voie à une belle carrière d'historien de la banque et d'historien d'entreprise. En effet, en profitant de la fameuse « année supplémentaire » – la quatrième année d'École –, j'entrepris la préparation d'une thèse de troisième cycle. Les conditions de travail étaient sensationnelles : grâce à la directrice des archives économiques des Archives nationales, Isabelle Brot, j'avais accès en direct aux rayons du sous-sol abritant les dossiers de la BNC. Je prenais mon chariot et allait récupérer un lot de cartons, sans limitation de nombre !!! Et je les lisais dans le grand bureau annexe de celui de Brot, peinarde, joyeux, passionné. D'ailleurs, la chance se poursuivit quand j'allai consulter, à Asnières, des dossiers aux archives de la Banque de France : l'archiviste m'accueillit avec sympathie, m'indiqua les étagères concernant les années 1910-1930 et me laissa ensuite aller chercher les cartons pertinents, librement. C'était une autre époque, loin des formalités administratives qui furent imposées par la suite dans de nombreuses institutions d'archives (cinq dossiers par jour, attente d'une heure, etc. !).

Grâce à cette « année supplémentaire », je fus propulsé dans le cénacle des historiens bancaires, d'où le grand séminaire interuniversitaire d'histoire économique, où les « jeunes » de l'époque avons écouté et adulé Lévy-Leboyer, Bouvier, François Caron ou Jean-Noël Jeanneney, notamment. Ajoutons que la toute première année d'enseignant n'était qu'un modeste cycle de formation – avec deux séjours au fond d'une classe, pour moi à Saint-Germain-en-Laye (belle classe sociale d'élèves de haut niveau) puis à Argenteuil (variété sociale et culturelle des élèves), et quatre heures de cours hebdomadaire en Première au lycée Claude-Monet, dans le 13<sup>e</sup> arrondissement parisien.

Cela me laissa donc tout le temps nécessaire pour continuer le dépouillement de cartons d'archives et avancer dans la préparation de mon auguste thèse – soutenue plus tard en 1978 à Nanterre – avant que de rejoindre le collège d'Altkirch, dans le Haut-Rhin, pour mon tout premier poste de professeur du Secondaire, puis le 42<sup>e</sup> Régiment de transmissions à Rastatt, en Allemagne de l'Ouest, pour mon année de service militaire, en préalable à la reprise des enseignements, cette fois dans un collège de la banlieue lyonnaise, pour deux années, avant mon retour en région parisienne jusqu'en 1987. De façon surprenante, pendant deux années, en 1978-1980, je retrouvai Philippe Oulmont, devenu professeur au lycée de Villeneuve-le-Roi, puis

Alain Bergounioux, « ulmien » de la promotion 1970, resté quant à lui fidèle au Parti socialiste et à l'OURS, dont il est devenu l'un des piliers.

Ajoutons que l'héritage de mes études à l'ENS de Saint-Cloud se constitue aussi d'amis durables (une demi-douzaine), ce qui est un solide et riche capital humain et affectif, tandis que ma future épouse, de l'ENS de Fontenay-aux-Roses, fut rencontrée lors d'un dîner chez deux de ces amis, en 1977, comme quoi, comme on dit, « le monde » est petit ! Du même coup, je pus rencontrer Annie Fourcaut et Élisabeth Belmas, ajoutées ainsi à Geneviève Baudet-Drillat et Jeannine Fath-Oulmont parmi les Fontenaysiennes proches.

J'exprimerais un premier regret, que l'ENS n'ait pas prévu alors des séances de formation aux processus d'insertion dans les réseaux et les processus d'intégration dans les institutions de recherche et d'université. Il fallait à l'époque compter sur soi-même ; or le mode opératoire « élitare » n'était pas réellement enseigner, alors même que les resserrements budgétaires de la droite giscardienne (avec la ministre Alice Saunier-Seïté) puis de la gauche mitterrandienne (au nom de la « rigueur ») ont fortement limité le nombre de postes ouverts dans le Supérieur. Il a fallu se débrouiller tout seul, au gré des opportunités, dans des entreprises puis à l'Université de Bordeaux-Montaigne. Un second regret consiste à déplorer que la République, progressiste de gauche ou élitare de droite, n'ait pas choisi de créer un réseau d'une dizaine d'ENS ouvertes internationalement, ce qui aurait permis de favoriser la fameuse « égalité des chances », un peu comme le réseau des Instituts d'études politiques.

\* Pour plus de détails sur ma carrière universitaire, voir mon site [hubertbonin.fr] et la notice *Wikipedia* [Hubert Bonin — Wikipédia (wikipedia.org)].